

LA DISSONANTE

ROMAN

**CLÉMENT
ROSSI**

SYGNE

GALLIMARD



LA DISSONANTE

Collection dirigée par Thierry Laroche

**CLÉMENT
ROSSI**

LA DISSONANTE

ROMAN



À mes deux parents

Quand le gamin a tiré le premier son du violon, j'ai cru qu'on m'enfonçait dans l'oreille la lame du pic à glace resté sur la table, à côté du seau à champagne. Je n'ai rien dit, je me suis contenté de serrer les dents car c'est ce qu'on fait dans ces cas-là, en silence et en souriant, sans montrer qu'on se mord la joue. Les autres autour de la table jouaient la comédie bien mieux que moi, j'aurais été incapable de remarquer la moindre trace de gêne si on m'avait passé la scène sans le son. Le visage large et mollasse de Chesnais se resserrait autour de la bouche et des yeux en plis de crispation, et Mathilde me coulait des regards excédés en me montrant du coude le couple Jensens ; mais c'était clairement pour souligner leur ridicule à eux qui regardaient amoureusement leur fils prodige, le bras de Benoît enlaçant l'épaule de Christiane, sa main à elle posée sur le genou de son mari et chacun caressant silencieusement l'autre,

discrètement, comme pour se féliciter du spectacle qui se tenait devant eux et dont ils étaient les auteurs, la racine, la cause directe, ce spectacle qui était une indéniable réussite.

Je ne me serais pas inquiété si j'avais été le seul musicien autour de la table. J'aurais compris que, comme d'habitude, mes standards n'étaient pas ceux de tout le monde et que tant pis, il fallait vivre avec et endurer, puis trouver la force à la fin de quelques mots d'encouragement. Sauf qu'en l'occurrence étaient aussi présents Boursier, qui n'est certes pas un grand ténor mais dont c'est tout de même le métier, Benoît Jenses, qui avait été baryton avant de se reconverter dans l'administratif – s'agissant de sa progéniture, d'accord, il ne pouvait pas être lucide –, et même Jacques Chesnais, qui n'est que metteur en scène mais qui passait toutes ses journées, depuis un mois, à faire travailler du Wagner à mon orchestre alors tout de même, on pouvait imaginer que son oreille s'était un peu affinée ; sans parler de Mathilde qui vivait presque avec moi à présent, et donc subissait mes séances au piano, mes disques de Ravel et de Koehlin.

Mais non, personne n'avait l'air de souffrir autant que moi.

Je pense avoir tenu quelque chose comme une minute et demie. Le gosse m'avait lancé un long regard insondable avant de commencer – moi que

son père lui avait présenté comme un *célèbre chef d'orchestre* – puis avait calé le violon contre sa joue pleine et cramoisie d'anxiété, ce qui avait soulevé sous l'œil un bourrelet l'empêchant probablement de voir quoi que ce soit, et on n'avait plus distingué de son visage fuyant que quelques zones de peau couleur écrevisse sous sa frange de cheveux filasse. Je m'attendais à entendre une version grinçante de *l'Ode à la joie* ou de *J'ai du bon tabac*, mais ce que l'archet faisait sortir du violon martyrisé était autre chose, une suite de sons ineptes qu'on ne pouvait définitivement pas appeler mélodie et qui m'obligeait à me demander si c'était ça, vraiment, que le gosse voulait jouer ; j'aurais bien aimé jeter un œil à la partition pour me prouver que quelqu'un, quelque part, avait écrit ça et décidé que ce serait une étude pour débutant – j'aurais aimé aussi voir le professeur idiot qui avait jugé bon de le donner à jouer à un gamin de huit ans.

Bien sûr, j'ai voulu feinter en appuyant ma tempe contre ma paume pour me boucher discrètement le tympan du bout du majeur, mais ça n'a pas suffi. La lame tournait et se retournait dans mes oreilles, s'enfonçant, s'élargissant, et j'avais l'impression de la sentir emporter des morceaux de chair pour ouvrir un orifice encore un peu plus grand où pourraient entrer entièrement les râles du pauvre violon dont j'assistais à l'agonie. Je me suis levé d'un coup, sans le

décider vraiment, et j'ai fermé le poing en l'air comme avec l'orchestre en répétition ; l'horrible crissement, enfin, s'est arrêté.

Le silence est revenu. Tous les visages autour de la table étaient levés vers moi et exprimaient une commune stupéfaction. J'ai pris conscience qu'on attendait probablement que je dise quelque chose alors j'ai bafouillé quelques excuses peu claires – pensant en même temps à quel point je devais avoir l'air ridicule, moi qui ne bafouille jamais, me sentant devenir aussi pivoine que le gamin vers qui je me suis penché et à qui j'ai dit, complètement pris de court : « Bravo, tu joues très bien. » Tout le monde a entendu le mensonge bien sûr, surtout l'enfant dont le menton a commencé à se gondoler et les yeux à se remplir de larmes, mais sa mère a fondu sur lui avant que n'éclatent les premiers sanglots qu'on a entendus résonner depuis le couloir menant à sa chambre. Un instant après, j'étais déjà dans l'entrée à enfiler mon manteau – j'ai juste eu le temps de voir s'encadrer devant l'entrée du couloir le visage courroucé de Benoît Jenses, me regardant avant de courir à la rescousse de son fils, et d'entendre les excuses gênées de Mathilde, ses tentatives de plaisanterie, le silence interloqué de Chesnais et Boursier avant qu'elle me rejoigne et que nous partions ensemble sans un mot.

C'est peut-être là que ça a commencé. Pour mon entourage, en tout cas, ça ne fait aucun doute : c'est ce dîner dont me parleraient Mathilde ou Jensens, bien plus tard, quand ce serait fini, comme d'une scène inaugurale. Jensens, surtout, y reviendrait continuellement, fasciné autant qu'horrié par mon histoire. « C'est dingue, vraiment, c'est dingue », conclurait-il à voix basse, systématiquement à bout de mots, en me versant une nouvelle coupe du Taittinger qu'il prendrait pour habitude de déboucher à chacune de mes visites – il n'y avait pourtant rien à fêter : ce n'était qu'un alcool de consolation. Il insisterait pour trouver à mon récit quelque chose de mystique, voire de surnaturel, et j'aurais beau ne rien répondre, je me sentirais malgré moi d'accord avec lui.

Jensens et Mathilde, pas vraiment liés en dehors du fait qu'ils s'étaient retrouvés en première ligne à l'occasion de cette scène, s'accorderaient pour en faire, faute de mieux, mon *coup de sang* ; un euphémisme pudique qu'ils prononceraient un peu gauchement, souriant à moitié puisque la scène était drôle mais faisant aussi preuve, avec moi, de la prudence qu'on témoigne à un chien en cours de dressage – et moi je ne les aiderais pas bien sûr, secouant la tête en signe de dénégation chaque fois qu'ils tenteraient de mettre leurs mots à eux sur ce qui m'était arrivé, leur répétant que non, ils ne comprenaient pas, et tenant

presque à ce qu'ils ne comprennent pas avant de m'apercevoir que leur version des faits aussi pouvait m'apprendre des choses, et ce ne serait qu'à partir de là que je commencerais à réellement m'assouplir, à m'adoucir, à changer.

De mon point de vue, ce n'est pas le soir de ce dîner que l'histoire a commencé. Bien sûr, dans la mesure où la médecine n'a eu aucune réponse à m'apporter, on pourrait décider d'en situer l'origine arbitrairement ici ou là, suivant la façon dont j'en fais le récit (ce qui est précisément le mode opératoire de Jensens, qui ne se lasse pas de cette histoire et, probablement, ne s'en lassera jamais); mais les signes avant-coureurs de la crise, ses premières manifestations sensibles, je saurais clairement les situer dans le temps. Ils sont apparus la veille de ce dîner chez les Jensens, le lundi, jour de l'italienne, de mes soixante ans et surtout de la disparition d'Hannah. Et quand, des semaines après le dîner et même après la première, cette disparition révélerait son rôle de détonateur, je sentirais le poids de ces huit jours inexplicables et leur souvenir se détacher, comme une bulle se divise en deux, du reste de ma mémoire. Pour ces huit tout petits jours, il y a dans mon cerveau un compartiment à part. On croirait presque le souvenir d'une conscience étrangère, échoué là on ne sait comment. Je n'arrive pas à cesser d'examiner ce fragment mémoriel et j'y trouve toujours de nou-

velles façons de l'interpréter – et mes interprétations changeantes, pour ne rien clarifier, croisent celles de Mathilde, de Jensens, de Cécile et d'Hannah. Ce souvenir, ironiquement, persiste comme une mélodie agaçante et revient rôder dans mon présent, ce présent éternellement nouveau dont cette crise est l'origine. Alors il ne semble y avoir rien d'autre à faire que raconter, pour mettre en ordre ou, au contraire, pour tout démolir et tout reconstruire encore une fois et atteindre, au moins provisoirement, la certitude d'avoir envisagé les choses sous tous les angles possibles. C'est à ce moment-là, seulement, que se reconstitue le silence.

*

C'était donc un lundi, le jour de l'italienne, et j'étais arrivé en retard au théâtre. Je m'étais stupidement laissé piéger dans un embouteillage sur le pont qui s'était mis à résonner de klaxons. L'origine du bouchon restait invisible loin devant et les voitures qui continuaient à affluer en bout de file participaient à l'extension de la cacophonie. J'avais mis mes boules Quies en cire et regardais, par la vitre passager, les premières lumières d'automne se réverbérer à la surface du fleuve et lui donner l'aspect brillant du métal ou du givre. L'espace d'un instant, l'illusion a été parfaite : l'éclat du soleil gommant les reptations du

courant, le fleuve semblait entièrement gelé. Sous le pont ne restait plus qu'une large traînée scintillante dans laquelle étaient enfermés, à quai, quelques bateaux de plaisance. Je me rappelle avoir regardé mentalement l'envie qui m'était venue de sortir de la voiture, d'enjamber le parapet et de sauter sur le fleuve devenu solide. J'aurais atterri souplement sur la pellicule de glace, me serais relevé et serais parti comme ça, laissant derrière moi le pont engorgé, abandonnant ma voiture, portière ouverte et clefs sur le contact. Je ne serais pas allé au théâtre, je ne serais allé nulle part. Les yeux fermés, j'ai savouré la douceur de cette pensée.

Le pont a résonné longtemps avant qu'on ne comprenne qu'il y avait eu un accident à la sortie et que la police ne se décide à mettre en place une circulation alternée. Je continuais de regarder le fleuve par la fenêtre où venaient se heurter, comme des becs d'oiseaux têtus, les pointes criardes des klaxons.

Tous les musiciens étaient déjà installés sur scène quand j'ai enfin poussé la porte à double battant et dévalé les gradins. J'étais trop agacé pour prendre la peine de me justifier ; je me suis contenté d'un vague signe de la main en guise de bonjour, j'ai pris dans ma mallette le conducteur de *Tristan et Isolde* et annoncé l'endroit où on allait commencer, c'est-à-dire tout simplement au début puisqu'une italienne se

fait selon moi dans l'ordre chronologique de l'œuvre. Le plus fiable des hautboïstes a lancé un *la* repris par les vents puis par les cordes, et c'est alors, au moment où tout le monde ajustait l'accordage de son instrument, qu'une voix s'est élevée pour me dire :

— Monsieur, Hannah n'est pas là.

Hannah jouait le rôle d'Isolde, autrement dit le premier rôle.

— Comment ça elle n'est pas là ? Elle ne vous a rien dit ? Vous avez essayé de l'appeler ?

Non elle ne leur avait rien dit, oui ils avaient essayé de l'appeler. Tout le monde assurait l'avoir vue le matin même s'installer, sortir ses partitions – on me montrait le pupitre où elles se trouvaient encore. Certains affirmaient aussi l'avoir vue répondre au téléphone et être sortie sur l'esplanade ; mais bien sûr elle n'y était plus, ni elle ni sa voiture. Un chanteur d'opéra, pour être absent à huit jours d'une première, doit avoir une sacrée bonne excuse.

— Il s'est passé quelque chose ? Qu'est-ce que disait ce coup de téléphone ? Quelqu'un est mort ?

Personne ne savait. On s'interrogeait du regard, on haussait les épaules. La sujétion naturelle de l'orchestre au chef rend ses membres passifs ; parfois je pourrais les confondre avec mes élèves du conservatoire. J'ai soupiré, cherché dans mes souvenirs si j'avais déjà connu le cas d'un premier rôle ou d'un soliste volatilisés si peu de temps avant une première,

n'ai trouvé aucune occurrence et en ai donc conclu qu'Hannah tenait le record. La doublure devrait être au point tout de suite : à partir du lendemain, toute la semaine serait dévolue aux répétitions avec mise en scène – décors, costumes et lumières. Je réalisais que je n'aurais pas une minute pour du travail de détail. Si la remplaçante était compétente, elle connaîtrait déjà le texte et la musique sur le bout des ongles ; si elle aimait son métier, elle les maîtriserait aux environs de la perfection. C'était un minimum. Lorsque je l'ai fait joindre par le secrétariat, on m'a répondu qu'elle ne se trouvait pas en ville pour l'instant, qu'elle partait aussitôt mais ne serait là qu'en fin de matinée. Je savais que l'opéra entier ne comptait qu'une seule scène sans Isolde, et n'ai pas trouvé d'autre stratégie pour gagner du temps. Alors j'ai rectifié :

— Acte III, scène 1. Le pâtre, Kourvenal, Tristan.

Les rôles désignés se sont regardés par en dessous comme des enfants punis et la répétition a enfin commencé.

C'est à la fin de cette journée-là que sont apparus les premiers symptômes. D'abord ça n'a été qu'une migraine, pas vraiment violente ni vraiment douloureuse, plutôt quelque chose de lancinant, pernicieux, à la fois discret et envahissant, comparable à la gêne qu'on ressent quand on s'aperçoit du grésillement d'un néon sous lequel on est assis depuis trop long-

temps. L'acouphène est apparu quand je suis arrivé chez moi, sifflant dans ma tête ce qui avait l'air d'être un *la* – j'ai vérifié par acquit de conscience et le diapason m'a donné raison, sonnait à l'unisson de cette sibilance intérieure comme s'il était à la fois dans ma main et dans mon crâne.

J'ai fait couler un café que j'ai oublié de boire. Je me sentais physiquement incommodé sans savoir précisément par quoi ; le cachemire pourtant très doux de mon col roulé me grattait, l'acouphène me grattait, tout me grattait. L'air autour de moi avait pris la consistance du papier de verre. Quand le sifflement dans mes tympans s'est enfin arrêté, le silence n'a pas duré plus d'une seconde avant que ne lui succède la pulsation métronomique de l'horloge.

Évidemment, la répétition n'avait pas été bonne. L'Isolde remplaçante n'était arrivée qu'en début d'après-midi, répétant des excuses soulignées par son ample décolleté. Je l'ai peut-être accueillie un peu froidement mais je l'avais appelée une demi-douzaine de fois pour savoir où elle en était, lui redonnant l'adresse du Grand Théâtre pour plus de sûreté, lui décrivant le meilleur itinéraire selon qu'elle arriverait en ville par le nord ou par l'ouest : tout ce que je voulais, c'était la voir apparaître plus tôt. Entre-temps la matinée n'avait pas manqué de sombrer dans le ridicule : une fois travaillée la seule scène dont Isolde est absente, je m'étais trouvé contraint de m'attaquer

au reste. C'était une italienne, encore heureux, le ridicule de la situation était atténué par l'absence de costumes et de mise en scène. Le moment a tout de même été très gênant lorsque, acte II scène II, Edmé Boursier – le ténor qui jouait le Tristan de Wagner – a dû chanter seul des retrouvailles enflammées ponctuées de silences absurdes.

— *Isolde! Geliebte! (Isolde! Bien-aimée!)*

— ...

— *Hab' ich dich wieder! (Je te retrouve!)*

— ...

— *Kann ich mir trauen? (Puis-je me permettre?)*

Boursier chantait son texte sans dissimuler sa contrariété. Le résultat évoquait quelque chose comme une horrible scène d'amour nécrophile, scène que j'ai dû diriger en silence, cachant ma désolation, assumant jusqu'au bout une posture autoritaire.

La remplaçante, heureusement, n'était pas trop mauvaise. Elle a au moins eu le mérite de nous faire entendre une Isolde bien présente : le texte était su, la diction soignée et relativement précise. Elle s'appliquait avec une bonne volonté qui transpirait de son regard trop ouvert, d'un bleu de faïence, y croyant comme si c'était son heure, comme si le concert allait la faire éclore et l'extraire pour toujours du rang des remplaçants. Moi je n'y ai pas cru une seconde, mais certaines expériences m'ont appris que ce ne sont pas des choses qui se disent. Tout le monde sait, d'ailleurs,

que dans ce cas précis je me suis trompé ; à retardement, je renouvelle mes excuses. On peut me comprendre : quand elle est arrivée, Jérphine n'avait pas l'expérience d'Hannah ni la chaleur de son timbre. Sa voix se posait dans l'air un peu platement, et quand elle prononçait des mots comme « höhnen » ou « bergen » lui venait un fond de nonchalance qui la faisait un instant ressembler à une chanteuse pour adolescents. En revanche on ne pouvait pas lui enlever la beauté de sa mine fraîche et pimpante, équine, sur quoi elle avait l'avantage par rapport à Hannah.

Comme celui d'une petite fille, le visage d'Hannah est en forme de goutte, rond vers la courbe du menton et fin au sommet du front qu'une raie bien peignée délimite, si bien qu'elle a l'air d'un enfant qui aurait prématurément vieilli. Sa peur atroce, à l'époque, d'avoir quarante ans lui tirait les traits en permanence, ce qui lui fanait le visage et la faisait paraître plus âgée qu'elle n'était. Elle parlait sans cesse, quand elle chantait dans le chœur, des dégâts de la ménopause sur la voix, comme si elle devait se retrouver concernée dans le mois.

Tout le monde, dans l'orchestre, s'accordait à penser qu'elle était dépressive : avant d'échouer dans la région, elle avait travaillé avec de grandes cantatrices américaines à la Manhattan School of Music de New York et intégré pendant un an l'Opéra de Paris avant de devoir le quitter, sous la pression des avances de

son chef, et elle n'avait pu trouver d'audition que pour cet ensemble régional, dans cette ville-repoussoir, là où je m'étais moi-même retrouvé coincé vingt ans plus tôt. Son niveau étant bien supérieur à celui des autres, elle y était entrée sans aucun mal – mais entrer dans cet orchestre n'est pas bien difficile, au contraire d'en sortir. Je me rappelle l'avoir bien ciblée quand elle est arrivée, elle et le parfum de prestige que je ne pouvais pas m'empêcher de humer dans son sillage – l'allitération luxueuse, *Opéra de Paris*, le faste remémoré de Bastille et Garnier – et j'ai tout de suite voulu en faire ma protégée. J'avais pour elle des égards particuliers, lui faisant du charme et lui parlant en allemand, discourant sur Hölderlin ou Trakl qu'elle aimait beaucoup, évoquant avec elle les quelques noms de gens importants à qui j'avais eu affaire à Garnier comme s'ils dessinaient les reliefs d'un paysage commun. Elle riait aux bons moments et corrigeait gentiment mes velléités germanophones mais se dérobaient systématiquement quand je lui proposais, tout miel, de lui faire travailler sa voix. Je me rendais compte que les rares séances où je réussissais à l'entraîner pour préparer des rôles difficiles ne produisaient aucun progrès. Hannah n'entretenait sa technique qu'avec un certain détachement, sans aucune intention, visiblement, de se hisser au niveau au-dessus du sien et se contentant de satisfaire aux exigences du cahier des charges. Sa crainte du

vieillesse et des dégâts qu'il occasionnerait sur sa voix ne s'accompagnait d'aucune précaution particulière, c'était une plainte sans conséquence. Au fil du temps, sa voix, effectivement, se gâtait, sans qu'elle paraisse simplement essayer d'y remédier. J'avais abandonné : j'étais vexé.

La voyant arriver, c'est vrai, j'avais sincèrement cru pouvoir en faire quelque chose. Je lui devinais un rôle possible, celui de la diva qui avait manqué à ma carrière, un rôle dont elle possédait tout de même certains traits : sa beauté éprouvée, très différente de celle de Jérôme mais sûrement plus singulière, la discrète mélancolie qui tendait sa bouche, l'autorité conférée par ses origines allemandes et puis bien sûr sa voix, très prometteuse – enfin du moins jusqu'à ce qu'elle la laisse s'abîmer et même qu'elle l'y aide : plusieurs fois, j'ai vu l'idiote allumer une cigarette dans sa voiture. Je m'étais persuadé qu'elle avait ce qu'il fallait ou du moins qu'elle l'avait eu, ce qu'il fallait pour elle, mais aussi ce qu'il me fallait à moi pour devenir quelqu'un, pour être enfin reconnu à la mesure de mon talent. Il suffit de ça, souvent, pour un chef d'orchestre : lui dont les musiciens sont les instruments, il lui faut trouver la perle rare, le soliste qui répond à la moindre inflexion de sa baguette, qui comprend et exécute chacune de ses intentions, qui se vide de lui-même, devient la page blanche, la toile vierge de celui qui le dirige. De la même façon,

« QUAND LE GAMIN A TIRÉ LE PREMIER SON DU VIOLON, J'AI CRU QU'ON M'ENFONÇAIT DANS L'OREILLE LA LAME DU PIC À GLACE RESTÉ SUR LA TABLE, À CÔTÉ DU SEAU À CHAMPAGNE. »

Chef d'orchestre dans une ville de province, Tristan, la soixantaine, n'a jamais vécu que pour son art, certain d'avoir été touché dès l'enfance par une grâce musicale. Alors qu'il s'apprête à diriger l'opéra de Wagner *Tristan et Isolde*, et peut-être aussi à se marier avec une femme plus jeune que lui, son oreille de maestro se dérègle : les notes lui parviennent frappées d'une mystérieuse dissonance. Inexplicable et invouable, ce trouble risque de détruire sa vie.

Un premier roman résolument musical, où les fausses notes du personnage finissent par composer une harmonie étrange et belle.

Clément Rossi, né en 1990, vit à Nantes, où il se consacre à l'écriture après avoir étudié la philosophie et la littérature à l'université et le jazz au conservatoire. Il joue dans plusieurs groupes de jazz et de musique progressive. *La dissonante* est son premier roman.



La dissonante
Clément Rossi

Cette édition électronique du livre
La dissonante de Clément Rossi
a été réalisée le 3 octobre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072863684 – Numéro d'édition : 357939).
Code Sodis : U29055 – ISBN : 9782072863714.
Numéro d'édition : 357942.